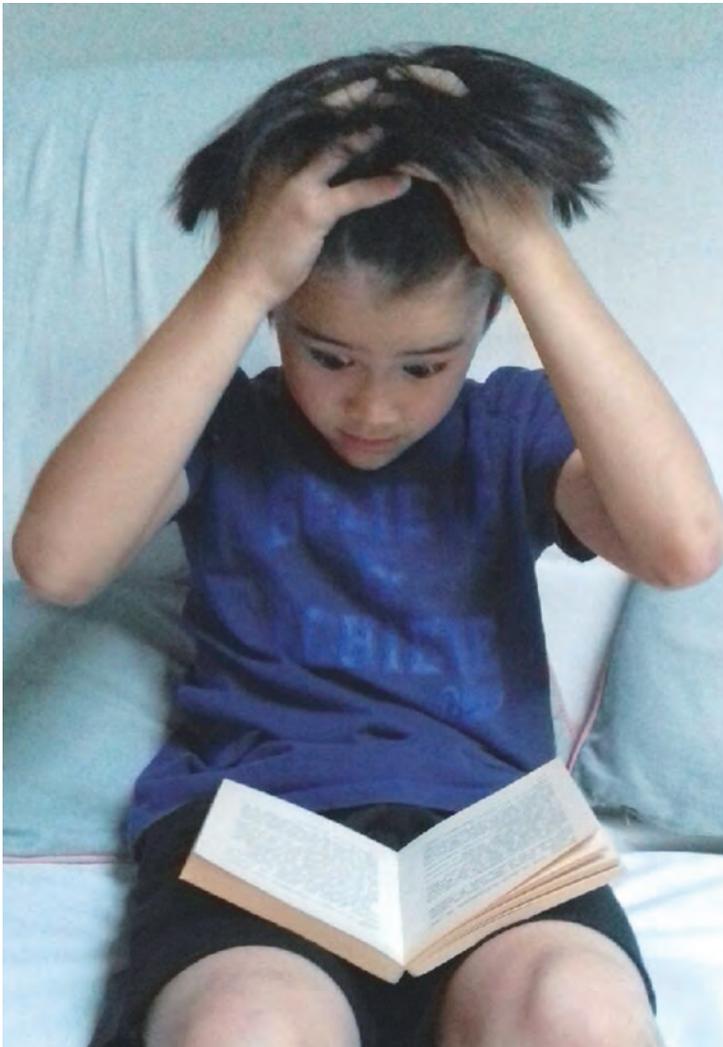


J'aime pas lire ... parce que c'est trop dur

ENTRETIEN AVEC CAROLE LAURENCE



Un dyslexique souffre d'un rapport difficile à l'appréhension du code écrit. Si on ne guérit pas de la dyslexie, on y remédie et pour cela, des années durant, l'enfant aidé par son orthophoniste va travailler avec persévérance. Alors que les collections destinées aux dyslexiques se multiplient, nous sommes allés voir Carole Laurence, orthophoniste dans le 19^e arrondissement de Paris, pour qu'elle nous aide à comprendre ces drôles de lecteurs qui impressionnent souvent par leur capacité à contourner un handicap bien réel.

←

Noa, 10 ans. © photo Bernard Hemelsdaël.

Quand on parle de dyslexie, de quoi parle-t-on exactement ?

Ce terme est vraiment mis à toutes les sauces et en effet, il est nécessaire de commencer par le définir. Il s'agit d'une difficulté (« dys ») à la lecture, mais une vraie difficulté. C'est un enfant qui est dans la norme, c'est-à-dire qu'il ne souffre pas de troubles visuels ou auditifs, dont les compétences cognitives sont en harmonie avec son âge. Mais persiste une difficulté à associer les lettres. Il a du mal à associer le P et le A pour faire PA par exemple. Cet enfant-là est un vrai dyslexique. À côté de cela, il y a aussi des enfants qui arrivent en CP avec le sentiment qu'apprendre à lire sera facile : ils ont déjà photographié de nombreux mots (leur prénom, les jours de la semaine...) mais ils n'ont pas encore saisi le code analytique que l'on a sans doute trop tardé à leur présenter en maternelle. Ils sont dans le leurre d'un savoir lire artificiel. Arrivé au CP, cela devient plus compliqué. Il faut décortiquer le code écrit pour entrer dans l'acte de lire et ces enfants-là se mettent en position de refus parce que leur toute-puissance se trouve mise à mal. Aujourd'hui, la tendance est de mélanger un peu ces difficultés et, à peine le premier trimestre du CP achevé, de nous les adresser indistinctement. Ce sont pourtant des situations très différentes. En 2001, Colette Ouzilou, dans son ouvrage *Dyslexie, la vraie fausse épidémie*, considérait que les vrais dyslexiques représentaient sans doute à peine 1% des enfants quand on en dénombre 10% en difficulté avec l'apprentissage de la lecture.

Très souvent aussi, à la dyslexie, on ajoute d'autres formes de dys...

La dyscalculie, la dysgraphie (plutôt du domaine de l'ergothérapie ou de la psycho-motricité), la dysorthographe (voisine de la dyslexie) où l'enfant connaît les règles de l'orthographe mais ne parvient pas à les appliquer de façon satisfaisante, et la dyspraxie (difficulté à se repérer dans l'espace) dont on parle beaucoup aujourd'hui.

À quel moment se diagnostique une dyslexie réelle ?

On peut parfois déceler des signes de dyslexie en grande section de maternelle quand on sent que l'enfant est en difficulté dans le langage oral. Je

pars du principe - et toute la profession n'est pas d'accord - que langages écrit et oral sont liés : un enfant qui maîtrise bien la langue orale, qui prononce bien, a une bonne syntaxe, n'aura que très rarement des difficultés pour apprendre à lire. Si, en fin de maternelle, un enfant a des soucis d'élocution, une expression un peu incertaine, une parole peu fluide, très souvent, c'est annonciateur de difficultés à entrer dans le code écrit. Mais quand on arrive en école élémentaire, il faut comprendre qu'apprendre à lire prend du temps et demande des efforts, il ne faut donc pas conclure trop vite et j'aimerais que l'on utilise ce terme avec plus de parcimonie. Tous les petits CP qui ne savent pas lire à Noël ne sont pas obligatoirement dyslexiques ! Certains ont simplement besoin de plus de temps. C'est d'ailleurs pour cela que l'école élémentaire réserve trois ans au cycle des apprentissages fondamentaux (CP, CE1, CE2).

Qui sont les acteurs de ce diagnostic ?

Les instituteurs et le médecin de famille sont les premiers à poser des alertes. Les médecins scolaires aussi bien sûr mais ils sont tellement peu nombreux... Et bien sûr les parents. Ils ont un sixième sens que j'aime bien écouter et ils me demandent parfois de faire des bilans d'enfants qui ne sont qu'en petite section. Il n'empêche que le dispositif de veille est très faillible. Dans certaines écoles cela fonctionne vraiment bien, avec un médecin scolaire très présent mais qui ne surdiagnostique pas pour autant.

Quand vous commencez à travailler avec un enfant dyslexique, comment cela se passe-t-il ?

La première chose à savoir absolument est que l'on ne guérit pas de la dyslexie. J'en suis absolument persuadée. Mais on va aider l'enfant à trouver des stratégies pour que ce handicap soit le moins coûteux possible d'un point de vue cognitif, attentionnel, et aussi en terme de fatigue, un critère très important. C'est une entreprise longue qui dure au minima les cinq années de l'école élémentaire. Ensuite, on peut faire des pauses et reprendre, ou aussi changer d'orthophoniste parce que ça peut faire du bien à l'enfant, lui donner le sentiment qu'il grandit. Au terme de ce travail, l'adolescent aura appris à se



↑ ↗

Des collections adaptées aux enfants dyslexiques :

« Dédie mes mots » chez Auzou (2008)

« Colibri », chez Belin (2016)

et « Flash fiction » chez Rageot (2017).



débrouiller de son handicap qui ne l'empêchera pas de faire des études, de bâtir sa vie privée et professionnelle. Les outils informatiques dont nous disposons aujourd'hui sont loin de tout régler mais peuvent apporter une aide réelle. Par exemple, si vous obtenez la reconnaissance de votre handicap par la MDPH¹, celle-ci mettra à votre disposition un environnement numérique (ordinateur, logiciels) pour l'aide aux devoirs et aux examens. L'Éducation nationale aussi a publié des consignes pour accompagner les enseignants qui ont des dyslexiques dans leurs classes. Je reste cependant très prudente vis-à-vis de tous ces grands dispositifs et je leur préfère des collaborations plus personnalisées entre l'enseignant et le ou la thérapeute de l'enfant (en accord avec les parents et l'enfant bien sûr). L'un et l'autre voient le même enfant par un prisme différent et ensemble ils peuvent mettre au point la meilleure stratégie, l'un dans sa classe, l'autre dans ses séances en tête à tête. Imposer des solutions à l'emporte-pièce m'inquiète toujours un peu. Le dispositif du tiers-temps par exemple² est une bonne idée mais il n'est pas facile à appliquer de façon profitable dans une classe au jour le jour.

Aujourd'hui, et c'est nouveau, les éditeurs Jeunesse prennent en considération le public des dyslexiques pour lui adresser des livres adaptés. Comment accueillez-vous ces initiatives ?

Depuis longtemps, il y avait une production spécifique qui émanait d'associations de parents d'enfants dyslexiques mais j'avoue que je ne les utilisais pas. Je comprends la démarche de ces parents qui sont dans le désarroi et notre profession est partagée face à ces initiatives. Certains les trouvent nécessaires (et participent volontiers à leur création) et d'autres – dont je fais partie – sont plus dubitatifs. On peut aborder ce handicap de deux façons : aménager le monde de l'écrit pour en faciliter l'accès, ou aider l'enfant à accéder au monde de l'écrit tel qu'il est et dont il devra se débrouiller toute sa vie durant. Même s'il est moins dramatique, j'aime bien prendre l'exemple des gauchers : ils vont de toute façon vivre dans un monde de droitiers alors ils sont bien obligés de s'en arranger. S'ils ne savent couper qu'avec des ciseaux spéciaux pour gauchers, comment font-ils quand ils n'en ont pas à leur disposition ? Si au collège je dois lire tel ou tel classique, comment je vais faire s'il n'est pas disponible en édi-

tion adaptée? Notre travail doit pouvoir aider à affronter ces lectures difficiles.

Les nouvelles collections proposées par les éditeurs vous amèneront-elles à revoir votre position sur la question?

J'y trouve des partis pris qui sont pertinents et intéressants. Je regarde cependant différemment les livres pour les grands (collège, ados) et les livres pour les petits (albums, premières lectures illustrées).

Pourriez-vous commencer par nous détailler le regard qu'une orthophoniste pose sur un livre, qu'il soit ou non issu d'un travail éditorial particulier?

Il y a la question de la page comme espace.

Un interligne assez large, des lignes pas trop longues, un blanc tournant qui laisse des marges confortables pour que l'on n'ait pas le sentiment de devoir aller chercher les extrémités de lignes. Mais il faut cependant que ces pages, à force de tous ces desserrements, ne deviennent pas un espace lâche, qui requiert une fenêtre attentionnelle trop vaste et qui nécessite de tourner beaucoup de pages pour avoir un texte entier. La page a besoin de confort mais aussi d'une dynamique visuelle.

Il y a la question des choix typographiques.

Le corps de la lettre doit être assez gros, le dessin de chaque lettre à la fois simple et très reconnaissable. Car la question de la confusion entre les lettres est un souci important dans la dyslexie. Quand on rajoute des fioritures au dessin de la lettre, c'est comme si on demandait à l'enfant d'apprendre des lettres en plus par rapport à un alphabet simple. Si vous avez déjà bien photographié un mot, les variations de dessin apportées à ses lettres importent assez peu. Mais pour les dyslexiques, cette efficacité de reconnaissance n'est pas encore en place, tout du moins dans les premières années de son apprentissage.

Il y a la question du papier.

La violence du contraste noir/blanc est assez agressive pour l'œil et atténuer ce contraste par un papier moins blanc est une bonne idée. La fatigabilité de l'œil est un souci plus aigu pour un dyslexique qui doit fournir un effort plus important pour son travail de lecture.

Et la question de l'illustration.

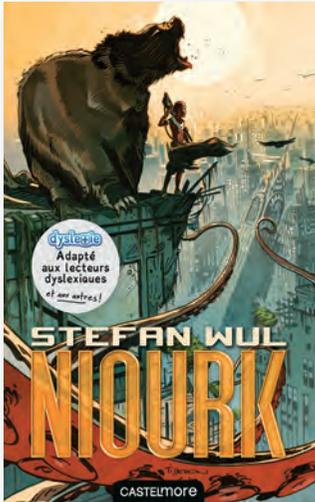
L'illustration, comme dans la plupart des livres adressés aux lecteurs débutants, est d'une grande utilité. Pour les dyslexiques, elle doit vivre dans des espaces bien séparés de ceux consacrés au texte. Une superposition texte/images est difficile pour eux.

Commençons par les livres pour les grands. Castelmore propose ainsi une collection de grands romans classiques (Niourk) ou de création récente en version adaptée. Et « Flash fiction », chez Rageot, pour les un peu plus jeunes, propose des romans originaux adaptés eux aussi.

Il y a une première approche de l'ado qui va porter sur l'épaisseur du livre. C'est vrai pour n'importe quel lecteur pas très enthousiaste mais c'est encore plus crucial chez les dyslexiques : plus le livre est épais et plus le calvaire promet d'être long... Quand l'adaptation a pour résultat d'augmenter très sensiblement l'épaisseur du livre, on court le risque que ce soit contre-productif. J'aime bien travailler avec les nouvelles pour cette raison car la difficulté de la langue se déploie dans un texte court, dont la chute est rapide. Si je regarde *Niourk* par exemple, on est face à un choix typographique intéressant, avec des lettres simples. Le p et le q, deux lettres qui posent souvent problème, sont très différenciés – même si pour cela on a fait le choix d'avoir deux alphabets dans un même mot (bas de casse et capitale) – et c'est assez malin. L'approche d'autres couples de lettres qui posent souvent problème reste cependant très classique : b/d, m/n.

Pour les « Flash fiction », on a une police qui s'accorde un peu plus de fioritures. Celles-ci peuvent aider à différencier les lettres et c'est le choix qui a été fait ici : vous avez la preuve que nous ne sommes pas tous d'accord sur la meilleure façon de procéder, ce qui signifie sans doute qu'il y en a plusieurs!

Quand on s'adresse aux grands, pour qui l'image que l'on donne de soi compte beaucoup, je trouve que le plus important est de ne pas stigmatiser le lecteur, le désigner comme membre d'une catégorie à part ; plus ces collections spécifiques se « banalisent » et mieux cela vaut. Flash fiction le réussit assez bien, puisqu'il vise à la fois les dys et les lecteurs modestes.



↑
Stefan Wul : *Niourk*, Castelmore, 2016 (Dys).



↑ La collection «Flash Fiction» chez Rageot (extrait du dossier de presse).



POURQUOI N'Y A-T-IL PAS DE PLACE CHEZ L'ORTHOPHONISTE ?

Plus de **3 280 000 patients** (adultes et enfants, tous handicaps confondus)
pour **24 466 orthophonistes** (au 01/01/2016).
Soit plus de **130 patients** par orthophoniste !

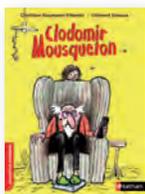
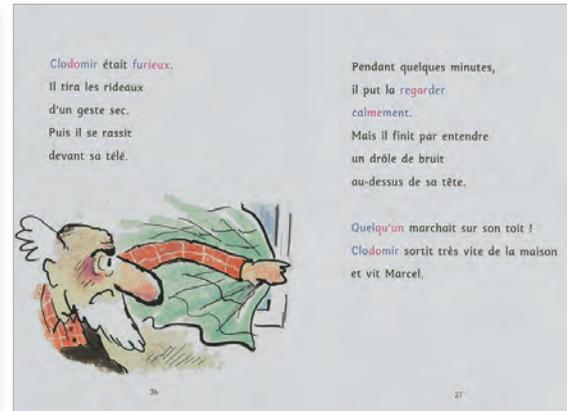
Sur les 12 millions d'élèves scolarisés en France (primaire, collège et lycée),
4 à 5 % souffrent de **DYSlexie**
3 à 7 % souffrent de **DYScalculie**
3 % souffrent de **DYSpraxie**
2 % souffrent de **DYSphasie**
soit **840 000 patients «DYS»**.

Sources :

www.fno.fr/lorthophonie/lorthophonie-et-les-orthophonistes/lorthophonie-en-chiffre
education-gouv.fr/mutiles-voix.com/aphasie.fr

←

Carole Laurence.



↑
Christine Naumann-Villemin,
ill. Clément Devaux: *Clodomir
Mousqueton*, Nathan, 2014
(Premiers romans).

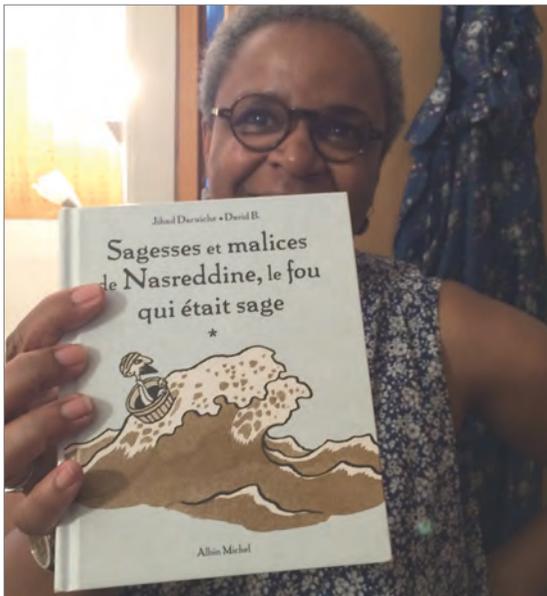


↑
Christine Naumann-Villemin,
ill. Clément Devaux: *Clodomir
Mousqueton*, Nathan, 2017
(Mobidys).

Et les propositions pour les plus petits ?

Quelques-unes de ces collections utilisent de nombreux codes liés à l'apprentissage, avec des couleurs différentes pour tel ou tel phonème... Le lecteur est comme à l'entraînement, il reçoit un certain nombre de consignes à respecter... Ces livres prennent un peu le risque de ressembler à des manuels scolaires et s'ils sont utiles dans une classe, ce n'est pas forcément ce dont on a envie le soir à la maison, dans les moments consacrés aux lectures plaisir. Autant pour les parents que pour les enfants, la dyslexie est un chemin difficile – on peut même parfois dire que c'est une bataille – et je déconseille de rajouter à la maison des instruments de travail, comme je déconseille les cahiers de vacances. Acheter du SUCRE en ayant reconnu le mot, ça aussi c'est du travail, et dans ce monde où nous sommes entourés d'écrit, les enfants qui apprennent à lire n'en manquent pas. Les parents veulent bien faire évidemment. Mais au terme d'une journée d'école, un enfant dyslexique est épuisé par tous les efforts qu'il a fournis, vraiment. Prendre juste un livre qui nous fait envie pour lire à voix haute une histoire qui lui plaît, c'est ce qui est le plus nécessaire, le plus apaisant aussi. À la condition que l'enfant ne

fasse rien d'autre, et le parent non plus! S'arrêter au milieu d'une phrase et demander à l'enfant où on en est, c'est largement suffisant, et ça suscite l'envie. Pour autant, que les éditeurs prennent soin de bien travailler leurs choix typographiques, l'espacement entre les lettres, les mots et les lignes, le contraste typo/papier, c'est une bonne nouvelle pour tous les lecteurs débutants! D'autant que la langue française, qui ne fait pas correspondre exactement une seule graphie à une seule prononciation, multiplie les difficultés d'apprentissage, comme l'anglais et au contraire de l'allemand par exemple. Les dyslexiques ont d'ailleurs beaucoup de mal avec l'apprentissage de l'anglais. Plusieurs de ces collections sont pertinentes de ce point de vue. Je trouve aussi que ces collections posent bien les illustrations par rapport au texte : pas trop loin mais clairement séparées. Il n'y en a pas partout! Je les utiliserais volontiers, et pas seulement avec des enfants dyslexiques! C'est d'ailleurs ce qu'a réussi *J'aime lire*, que j'utilise depuis longtemps : un enfant dyslexique a tout pour bien s'en débrouiller mais il partage les mêmes lectures que tous les autres enfants de son âge. Vous penserez que j'insiste beaucoup sur cette crainte de la mise à l'écart



↑
Carole Laurence et l'un de ses livres préférés.



↑
Katia Wolek, ill. Anne Sorin : *La Barbe Bleue*, La Martinière, 2016 (Les Mots à l'endroit).

mais c'est un dommage bien réel, comme dans toutes les situations de handicap. Le risque de double peine...

Aux éditions de La Martinière, la collection « Les mots à l'endroit » est ainsi très discrètement signalée comme adressée aux dyslexiques.

On est dans une approche de beaux albums, dans un grand format. L'espace est bien distribué entre texte (en justification assez étroite) et image. On a le sentiment d'être dans un vrai livre et non pas dans un objet de travail chargé de codes. On est accueilli dans un livre de conte, tout simplement. La police est simple, efficace. On peut juste regretter les titres composés en capitale : le lecteur doit investir une police supplémentaire. C'est aussi une problématique que l'on retrouve dans l'apprentissage de l'écriture : nous sommes un des rares pays où on apprend à lire en script et à écrire « en attaché » (écriture cursive). Cela double l'investissement des enfants – et en réalité, entre capitales et bas de casse de l'alphabet scripte et capitales et minuscules de l'écriture cursive, ils doivent se familiariser avec quatre alphabets. Mais j'ai l'impression que notre écriture attachée est un patrimoine national inamovible ! N'avoir

qu'un seul code à apprendre et écrire en détachant bien chaque lettre (ce que la pédagogie Freinet préconisait d'ailleurs), ce serait pourtant plus simple.

Dans ces livres adaptés, on trouve aussi très souvent des jeux liés à la lecture et vous-même en utilisez dans vos séances.

Le jeu parfait pour les dyslexiques, ce sont les mots fléchés ! À condition que la grille soit visuellement simple, claire, la plus dépouillée possible. Remplir ces grilles oblige à compter le nombre de lettres d'un mot, à le décomposer lettre à lettre, à s'approprier des mots nouveaux... Dans ces livres, je croise aussi beaucoup d'interactivités liées à l'évaluation, à la vérification : ce sont des codes à double sens, qui placent la lecture du côté de la performance (ouverte donc à la réussite ou à l'échec), du gain parfois alors que la lecture ne se résume pas à cela... On peut lire « pour rien », non ? Lire c'est difficile, et ça ne peut pas se faire sans effort : le masquer par du ludique à tout crin nous conduit parfois à oublier de le dire aux enfants. Il faut travailler, longtemps, patiemment. On n'a rien sans rien et tout demande du courage. Pour apprendre à marcher aussi c'était dur. Dire qu'il

y a un effort à faire est très important. Souvent on surjoue le passage à la grande école mais dans le même temps, formule-t-on assez l'importance de la lecture du soir? C'est dommage.

Avec la collection « Mobidys », les éditions Nathan ont fait le choix de reprendre des textes de leur catalogue en proposant, en parallèle de l'édition classique, une édition adaptée. Comment regardez-vous cette initiative qui s'enrichit par ailleurs d'une application ?

Je comprends que l'on ait envie de simplifier un texte pour qu'il soit plus accessible et que des parents s'emparent de ces livres qui seront sans doute moins fatigants pour leur enfant dyslexique. Ce sont des outils transitoires qui ne sont pas sans intérêt de ce point de vue (même si l'application associée, bien réalisée, avec des paramètres facilement repérables et utilisables est un peu chère et à déconseiller aux non-dys en période d'apprentissage de la lecture car elle met en jeu un autre code). Mais moi, en tant que professionnelle, je vais plutôt aider un enfant dyslexique à affronter la version « normale » du texte. Et plus tôt je le pousse à cela, mieux c'est. C'est un point de vue mais pour moi les livres « nor-

maux » constituent le point d'arrivée de mon travail avec un enfant... Et d'ailleurs, le soin apporté à TOUS les livres de première lecture est primordial pour TOUS les enfants.

N'accordez-vous pas à ces éditions adaptées une utilité temporaire, transitoire, dans une démarche longue et difficile d'entrée en lecture ?

Certaines de ces collections sont très soigneusement éditées et peuvent en effet trouver leur utilité. Mais cela dépend de l'utilisation que l'on en fait. Quand une collection propose des livres qui relèvent de l'outil de travail, ils sont à contre-emploi si on les utilise pour une lecture du soir qui doit rester un moment agréable, dégagé de toute obligation de « résultat ».

Mais lire reste longtemps difficile pour un dyslexique. Ne mérite-t-il pas des « allègements de peine » pour affronter des lectures dont il a envie mais dont il peut craindre qu'elles soient trop difficiles pour lui ?

Ma réponse ne va sans doute pas vous convenir mais « l'allègement de peine » que je préfère est le recours à des supports audio. Surtout pour les

↓
© Mobidys



ados qui arrivent dans le territoire des lectures longues, copieuses – et très souvent obligatoires. *Le Père Goriot* n'est pas facile à lire et l'aborder avec un support audio est une aide vraiment efficace et souvent salvatrice. Sous réserve que l'ado l'écoute avec attention, livre en main si possible, en ne faisant rien d'autre ! Je déconseille fortement les adaptations audiovisuelles en revanche car on y perd la langue de l'auteur. On saura de quoi ça parle mais on ne se sera pas vraiment rapproché du matériau littéraire qu'est l'œuvre.

Quand un dyslexique devient adulte, quel rapport entretient-il avec la lecture ?

Je ne peux vous répondre que par des ressentis. J'ai l'impression que ça peut être un assez bon rapport, surtout s'il a été aidé de façon précoce. Il sait qu'il peut entrer dans une librairie ou une bibliothèque, choisir un livre et le lire. Et pour lui particulièrement, c'est royal ! Ce sont ces anciens patients qui viennent me revoir avec un magnifique sentiment de victoire pour me dire qu'ils ont eu leur Bac ou qu'ils sont entrés à la fac. Ce n'est

bien sûr pas toujours le cas et ce parcours objectivement difficile laisse des traces qui peuvent pousser à limiter la lecture à une pratique utilitaire. Parce qu'il y a eu trop de souffrance, trop de douleur.

Du côté des parents, il y a beaucoup de stress autour de la lecture des enfants en général. Quand survient un diagnostic de dyslexie, ce stress est démultiplié, ce qui est compréhensible, légitime. Mais nous orthophonistes, trop peu nombreux hélas, nous sommes là pour dire que la dyslexie n'a jamais empêché de faire des études. Ce sera sans doute un peu plus difficile, il faudra y mettre plus d'effort, mais on va y arriver et nous prenons en charge une part de cet effort. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet le 27 juin 2017

1. **Maison départementale de la personne handicapée, organisme à l'origine créé par des parents d'enfants handicapés.**
2. **Qui accorde à un élève dont le handicap est reconnu un tiers de temps en plus pour passer ses examens.**



Dans la bibliothèque de Carole Laurence.

